la PIVOINE

édition 001

À toi,

Si tu tiens cette lettre entre tes mains, c'est notre premier rendez-vous. Alors installe-toi. Prends la tasse qui te fait du bien, celle avec l'anse ébréchée ou celle qu'on t'a offerte et que tu n'oses pas casser. On a le temps. Personne ne t'attend pour la suite de cette page.

Pour cette première lettre, je voulais te parler d'un mot un peu usé à force d'être partout : la résilience. On te l'a servi en conférence, en story, en couverture de magazine. On en a fait une performance de plus à réussir. Tenir bon. Rebondir. Se relever vite, et si possible avec le sourire, devant témoins, pour que ça compte.

Je crois qu'on t'a mal raconté l'histoire.

Laisse-moi te parler de la fleur qui veille sur cette Maison. Je l'ai choisie pour son nom, pour sa couleur, pour la façon dont elle s'ouvre grande sans jamais perdre sa tenue. Mais plus je l'observe, plus je me dis qu'elle a surtout trois leçons à nous donner, et aucune ne ressemble à ce qu'on t'a vendu.

La première : la pivoine met trois ans à fleurir. Trois ans. Pendant tout ce temps, il ne se passe rien en surface. Pas une fleur, à peine quelques feuilles timides qui n'impressionnent personne. Une jardinière pressée dirait qu'elle a raté sa plantation, qu'elle a mis le pied trop tôt, ou pas assez de compost, ou pas le bon coin du jardin. Elle irait chercher la faute quelque part. Et pourtant, sous la terre, tout travaille. Les racines descendent, s'ancrent, se ramifient, se préparent à porter un poids qu'elles ne connaissent pas encore. La pivoine ne doute pas d'elle pendant ces trois ans. Elle ne se compare à aucune autre fleur du jardin. Elle fait, avec une constance tranquille, ce qui ne se voit pas.

Toi aussi, tu as des saisons entières où rien ne semble avancer. Où les autres fleurissent sur tes réseaux, sur leur CV, dans leur salon, pendant que tu regardes ta terre nue et que tu te demandes ce que tu as raté. Je veux te dire ceci, doucement mais fermement : ce qui pousse en profondeur ne se photographie pas. Ça ne veut pas dire qu'il ne se passe rien. Ça veut dire que ça tient bon, en bas, là où ça compte, là où personne ne vient jamais chercher des preuves. Le monde entier pourrait défiler devant ta fenêtre sans rien remarquer, et pendant ce temps, quelque chose en toi continue de s'enraciner. Ça

ne se voit pas. Ça se sent, parfois, tard le soir, quand tu poses enfin les armes une minute.

La deuxième leçon est ma préférée. La pivoine a besoin du froid. Ce n'est pas une image poétique que je t'invente pour la beauté de la lettre : sans un vrai hiver, sans des semaines de gel dans la terre, elle ne fleurit pas au printemps suivant. Le froid n'est pas un accident sur son chemin, une épreuve à traverser pour mériter la fleur. Le froid fait partie de la recette. Il est écrit dans son fonctionnement, aussi certain que la lumière ou l'eau.

Je ne vais pas te mentir en te disant merci aux épreuves, tout arrive pour une raison, et autres phrases de carte postale qu'on colle sur les malheurs des autres pour ne pas avoir à les regarder en face. Certains hivers de nos vies sont injustes, et ils le restent, quoi qu'on en dise après coup. Je ne te demanderai jamais de remercier ce qui t'a fait mal. Mais je constate une chose, chez moi et chez les femmes qui m'entourent depuis des années : ce qui a fleuri de plus beau chez elles a presque toujours poussé après un grand froid. Pas grâce au froid. Après lui. La nuance change tout, et j'y tiens. Tu n'as pas à remercier tes hivers. Tu as juste le droit de constater, un jour, au printemps, tout ce qu'ils n'ont pas réussi à te prendre. Ce droit-là, personne ne peut te le retirer.

La troisième leçon, presque personne ne la connaît, même parmi celles qui cultivent des pivoines depuis longtemps. Chaque automne, on coupe la pivoine à ras. À ras, vraiment. Il ne reste rien au-dessus du sol, pas une tige, pas une feuille. N'importe qui passant devant ce carré de terre nue jurerait qu'elle est morte, qu'on a laissé partir la plante sans s'en occuper. Et chaque printemps, sans qu'on ait rien fait de plus que la laisser tranquille pendant l'hiver, elle revient. Plus large. Plus généreuse. Une pivoine bien installée fleurit ainsi pendant cinquante ans, parfois davantage, largement plus longtemps qu'un arbre planté à côté d'elle avec bien plus d'égards. Coupée chaque année, revenue chaque année, sans qu'on ait besoin de la convaincre.

Je pense à ça souvent, en écrivant ces lettres. Combien de fois t'a-t-on coupée à ras, toi aussi. Une rupture, un licenciement, un diagnostic, un mot de trop dit par quelqu'un que tu aimais. Des moments où il ne restait plus rien de visible, où même toi tu n'aurais pas parié sur ton retour. Et pourtant, te voilà, ici, en train de lire cette lettre. Ce n'est pas rien, une chose qui revient après avoir été coupée à ras. C'est même, je crois, la définition la plus honnête qui existe de la force.

Voilà ce qu'est la résilience, je crois, une fois qu'on retire le vernis. Pas une armure qu'on enfile le matin pour affronter la journée. Pas un rebond immédiat avec le sourire des publicités, filmé sous le bon angle. Juste ceci : des racines assez profondes pour avoir le droit de disparaître un moment. Le droit d'avoir une saison sans fleurs, sans que ça fasse de toi une plante ratée. Le droit d'être coupée à ras par la vie, de ne rien montrer pendant des mois, et de revenir quand c'est le moment. Pas avant. Jamais sur commande.

Alors si tu traverses un hiver en ce moment, je ne vais pas te demander d'aller bien. Je ne vais pas te demander de positiver, de voir le verre à moitié plein, ou n'importe quelle formule qu'on te répète pour se sentir utile sans avoir à s'asseoir vraiment à côté de toi. Je vais juste te rappeler ce que tu es : une plante à racines profondes, pas une fleur coupée posée dans un vase pour faire joli une semaine. La différence est immense, et j'aimerais que tu la gardes quelque part en toi, même les jours où tu n'y crois pas. La fleur coupée brille vite et fane vite, sans jamais reprendre. Toi, tu reviens. C'est écrit dans ta façon de fonctionner, aussi sûrement que dans celle de la pivoine.

Avant de te laisser, un petit geste, si le cœur t'en dit, sans obligation. Prends deux minutes, pas plus, là, maintenant, avec cette lettre encore sous les yeux. Repense à un hiver de ta vie, un vrai, un dur, un de ceux qu'on n'oublie pas. Puis regarde où tu es aujourd'hui, encore debout, encore là pour la lire jusqu'au bout. Tu n'as rien à écrire, rien à prouver, rien à poster nulle part pour que ça compte. Juste à constater, pour toi seule : il ne t'a pas eue.

Je suis heureux que tu sois là. Cette Maison n'existe qu'avec toi, et cette lettre n'existe pas sans quelqu'un pour l'ouvrir, pour lui donner un endroit où atterrir. Merci de lui avoir fait cette place.

Au mois prochain. D'ici là, laisse tes racines faire leur travail, tranquillement, loin des regards, exactement comme elles savent le faire.

Avec douceur,

Oli.